

Perrine M. SCHALLER



LES ENFANTS DU



STARETS



LES ÉDITIONS DU HAMSTER

Paru aux Éditions du Hamster :

Alter Échos

Perrine M. Schaller

LES ENFANTS DU STARETS

LES ÉDITIONS DU HAMSTER

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Perrine M. Schaller 2023. Tous droits réservés.

Infographie couverture :
© Be Design

© Les Éditions du Hamster, Mutzig, 2023
ISBN 978-2-492332-08-1

*À Lucile et Robin,
À Margaux,*

Prologue

Il fait un froid de chien.

La capuche remontée sur la tête, l'homme sautille sur place. Sa jambe droite est raide, l'autre, rouillée. Ça couine, il faudra penser à graisser le mécanisme.

Enfin, la gamine sort de la maison à colombages. Pas trop tôt. Elle a l'air contrarié. Elle avance d'un pas cadencé, les poings pitonnés dans les poches de sa doudoune sombre à en faire péter les coutures, vers une rue perpendiculaire.

Il aimerait la rattraper, là, maintenant, mais elle prendrait peur, dans la nuit noire. Elle pourrait s'enfuir, ou pire, crier au viol. Dans un village comme celui-ci, les habitants lui foutraient la raclée de sa vie pour avoir osé approcher une de leurs ados.

À pas de velours, il la suit.

Si elle s'éloigne un peu des habitations, il pourrait lui mettre la main dessus, et personne ne l'entendrait gueuler.

La bougonne se dirige vers la déchetterie.

Parfait, c'est la zone, là-bas. Ils seront tranquilles.

Ça fait des semaines qu'il la cherche, et maintenant qu'il l'a retrouvée, pas moyen de contenir son excitation.

Il la tient.

Soudain, elle se retourne.

Et le voit. Merde.

Elle déguerpit. Normal.

Pas la peine de lui courir après. Pas possible, avec sa canne,
de toute manière.

Il ira la cueillir sur le palier de sa maison.

Et puis, tant pis si elle braille.

Krautergersheim, Alsace, 5 octobre 2037

Cette femme est malade. Une odeur fétide s'échappe de son gosier. Féli la perçoit aussi nettement que l'arôme du café qui se glisse tous les matins dans sa chambre. Mais si cet effluve-là a tendance à la bercer d'une douce impression de normalité, le remugle nauséabond qui viole ses narines en cet instant précis lui donne envie de rendre son repas de midi. En visant bien, elle pourrait dégueulasser les jolis escarpins rouges vernis qui font miroir à sa paire de baskets élimées.

Le mal se situe dans la poitrine de l'assistante sociale. Au poumon droit, pour être exacte. Un cancer. Féli entend la femme s'adresser à elle comme lorsqu'on l'a placée pour la première fois. Elle devait avoir cinq ou six ans. Elle s'en souvient encore. Au son rauque de cette voix infantilisante, c'est incontestablement le cancer du fumeur.

Les godasses – des Louboutin, ou sans doute une pâle et ostentatoire imitation – agrémentent une paire de collants fins, qui engoncent des cuissots serrés dans une jupe crayon noire. Une chemise blanche tente en vain de couvrir une poitrine outrageuse. Le regard de Féli se fixe avec pitié sur l'un des boutons du chemisier. Elle redoute le moment où il sautera, éborgnant à coup sûr la personne en face. Pourvu que ce ne soit pas elle.

L'adolescente redresse la tête pour planter ses yeux vairons – un bleu au pourtour gris, l'autre d'un marron si foncé qu'il paraît noir – dans ceux de madame Wendling. Elle a conscience que la

femme accomplit simplement son travail. Elle s'efforce même de se rentrer dans le crâne qu'elle est là *pour son bien*. Mais c'est au-dessus de ses forces. Elle la hait, tout comme elle hait ses collègues, les profs, la Milice, et tous les membres d'institutions, quelles qu'elles soient.

Un gloussement acerbe lui monte à la gorge à la simple idée que cette pampine blonde, qui s'habille en trente-six alors qu'elle frôle le quarante-deux, va bientôt passer l'arme à gauche, bouffée par le crabe. Mais elle se reprend à temps et braque à nouveau ces yeux sur ses vieilles chaussures de sport pouacres. Elle a soudain honte, franchement honte, d'avoir osé penser une telle chose.

Depuis la mort de sa grand-mère, elle et son frère Hub sont ballottés d'une famille d'accueil à l'autre. On les a séparés, pour de vagues raisons, lorsqu'ils avaient douze ans. Ses accès d'hostilité envers les représentants de l'ASE¹ sont incontrôlables, conséquences directes d'années d'errance et d'instabilité.

Cela fait cinq ans qu'elle est sous le même toit que les Bernardin – Marianne, Julien, et leurs enfants Tom et Jerry, comme elle aime les surnommer –, et que son jumeau campe chez une famille aisée à Strasbourg, dans une jolie maison à vingt millions de francs, rue du Conseil des Quinze.

Les Bernardin sont des pécores. Des *bürs*², comme on dit par ici. Ils vivent dans un corps de ferme à vingt kilomètres de l'ancienne capitale européenne, dans un village au doux nom de Krautergersheim. La capitale de la choucroute. Deux poids, deux mesures.

Aux aurores, Julien part s'occuper des cultures pendant que

¹ Aide Sociale à l'Enfance.

² Paysans.

Marianne prend soin des bêtes et gère l'exploitation. Depuis la fermeture des frontières et le Frexit, il y a trois ans, leur entreprise est florissante.

Tom – qui s'appelle vraiment Tom –, leur fils aîné, a une tête de premier de la classe. Rouquin, lunettes rondes, dents de lapin. Il collectionne les bonnes notes, et madame Sieffert, sa maîtresse de CM2, est très fière de lui. Jerry, sa petite sœur, qui se prénomme en réalité Célestine, telle une autre souris de fiction, a fêté ses cinq ans la semaine dernière. Espiègle, elle passe son temps à chercher des noises à son frangin, qui systématiquement la course avec des jouets contondants – marteau en plastique, baguette de batterie, flûte à bec – pour lui tambouriner le coco. Un cliché qui leur doit leur surnom.

Même si Féli ne considère pas les Bernardin comme ses parents, elle se sent très proche de la petite dernière. Elle est entrée dans cette famille à la naissance de Célestine. Quant à Tom, elle se fiche de lui comme des veaux de l'étable au fond de la cour, ce qui sous-entend une indifférence générale teintée d'un léger apitoiement, voire une vague sympathie.

L'orpheline est déscolarisée depuis ses seize ans. Orientée vers un CAP Fleuriste, son obsession pour l'école buissonnière lui a valu un renvoi au bout de quelques semaines. Pourtant, Féli n'est pas une délinquante, c'est même une « gentille fille », terme récurrent dans la bouche de Julien.

Se définissant elle-même comme une « laissée pour compte », elle se sent abandonnée.

Abandonnée par sa grand-mère, victime d'une rupture d'anévrisme lorsqu'elle et Hub étaient encore tout minots.

Abandonnée, avant cela encore, par sa mère, enfermée depuis toujours dans un asile de fous, et par son père, mort dans un accident avant leur naissance.

Abandonnée par ses grands-parents paternels, qu'elle n'a

jamais vus, mais dont elle connaît l'existence.

Abandonnée par toutes les familles dans lesquelles elle a été placée, par l'école, qui n'a jamais misé un kopeck sur elle, et même par cet abruti de Hub, qui ne répond plus à ses messages depuis plus d'une semaine. Il doit être trop occupé à dilapider l'argent des bobos de la ville pour s'acheter des trucs inutiles. Pas le temps pour la frangine.

Elle sait pourtant qu'il est en bonne santé, et ne s'inquiète pas outre mesure. Il est toujours *connecté*. Le fil d'énergie qui les relie est bien là. De mémoire, il ne s'est rompu qu'une seule fois. C'était il y a dix ans. Ils comptabilisaient alors tous les deux seize bougies – huit chacun –, et créchaient chez les Nell.

Cette famille accueillait des enfants placés pour deux raisons essentielles. La première était tout bonnement pécuniaire. Être famille d'accueil, c'est un métier. Et comme tout métier, c'est rémunéré. La deuxième est encore moins glorieuse. Monsieur Nell aimait bien les enfants. Un peu trop.

Les jumeaux en avaient tous les deux fait les frais. Lorsque monsieur Nell s'en est pris pour la première fois à Féli, elle n'a pas compris ce qu'il était en train de se passer. Il était gentil, affectueux. Il leur offrait souvent des bonbons. À condition que ça soit sur ses genoux. Quand elle dégustait les friandises, il la faisait sautiller. Cela la faisait rire, elle n'y voyait aucun mal.

Un jour, madame Nell est partie faire des courses. Son mari a donné une sucette à Féli et l'a attirée sur le canapé. Il s'est allongé et l'a installée sur lui pour la faire sauter, comme d'habitude. Bien qu'elle ait trouvé cette position farfelue, elle n'y a guère vu autre chose qu'un adulte voulant amuser une fillette. Mais un peu plus tard, Hub, qui avait commencé à comprendre le caractère obscène de la chose, lui a dit :

— Il t'a fait sauter sur son zizi.

— ... Mais toi aussi, il te fait sauter, non ?

— Oui, et j'ai senti son zizi. Je ne crois pas que ce soit bien, ce qu'il fait, Féli.

Puis, lorsque monsieur Nell a voulu recommencer, elle s'est raidie, tétanisée. Il l'a donc traînée dans la chambre, et ce qu'il s'y est alors passé, ainsi que toutes les choses qui s'y sont ensuite passées, toujours plus humiliantes, toujours plus sales, n'ont jamais cessé de la hanter.

Lorsque le gros dégoûtant s'en prenait à Hub, elle pouvait sentir la peur panique qui envahissait l'esprit de son frère, tout comme il devait, lui-même, sentir ses émotions à elle, quand il *jouait* avec. De la même manière, l'un était capable de ressentir la douleur physique, voir à travers les yeux et entendre par les oreilles de l'autre, et vice versa.

Un soir, monsieur Nell était avec Hub. Lorsque Féli a ressenti au fond d'elle la panique de son frère monter en puissance, elle a compris, comme à chaque fois, ce qu'il se passait à l'étage. Mais soudain, des émotions plus fortes l'ont envahie. De la colère, de la rage, même. Celle de son frère. Et le fil s'est rompu. Elle a ensuite entendu des bruits sourds résonner au-dessus. Quand ils sont descendus dans le salon, Hub avait le bras cassé. Les Nell l'ont emmené aux urgences, prétextant une chute dans l'escalier.

Féli sait que Hub a voulu, à ce moment-là, la protéger, l'empêcher de ressentir, ou de voir. Comme s'il lui était venue l'idée saugrenue de *se connecter* !

Madame Nell faisait semblant de ne rien remarquer. Le sujet n'était jamais abordé. Tout ceci était entré dans une forme de normalité. Les jumeaux n'avaient pas tout à fait conscience du côté criminel des événements, tout comme ils ne se doutaient pas de l'incongruité de leur lien télépathique. Pour l'un comme pour l'autre, c'*était*. Tout simplement.

Voilà : Féli et Hub sont capables d'entrer en connexion. En résonnance. Leur lien n'est pas moins fort lorsqu'ils sont éloignés, bien qu'ils n'aient jamais été séparés de plus d'une trentaine de kilomètres. Depuis leur naissance, ils ont chacun l'impression de partager une bulle de pensée commune, dans laquelle ils peuvent entrer et sortir comme bon leur semble. Féli est une sorte d'extension mentale de Hub, et vice versa. Ils entretiennent ce don depuis toujours, et ce n'est qu'au cours de leur onzième anniversaire qu'ils ont fini par comprendre qu'il outrepassait l'ordinaire. Ils n'ont jamais trouvé d'explication ni de témoignage similaire sur Internet, lorsque les forums et les réseaux sociaux étaient encore autorisés, ou dans des revues scientifiques.

C'est aussi à ce moment-là qu'ils ont compris qu'ils n'étaient pas tout à fait « normaux ». Féli a la capacité de sentir l'aura des gens. Elle perçoit l'état d'esprit dans lequel ils sont, ressent leur tristesse, leur joie. Elle devine leurs intentions, ce qu'ils attendent d'elle. Elle a aussi la capacité de voir le mal en eux, la mort qui rôde autour d'eux. Comme pour cette femme, aux cheveux blonds tirés en un chignon strict, qui se tient devant elle.

Et tout cela, elle le capte grâce à un sens qui n'a pas de nom. Ce n'est pas l'ouïe, bien que cela se traduise par de légères tonalités à l'intérieur de son oreille. Ce n'est pas non plus la vue, même si l'aura des gens peut prendre diverses teintes, très sporadiques et aériennes, mais bel et bien présentes. Ce n'est ni le toucher, bien que ce sens-là décuple son pouvoir ; ni le goût – encore faudrait-il qu'elle essaye, c'est un concept intéressant. Ce n'est finalement pas non plus l'odorat, même si elle possède un nez du même renom que celui de Jean-Baptiste Grenouille³.

Ce sont les cinq à la fois.

Elle a très vite appris à déchiffrer les signes, à les interpréter,

³ Personnage à l'odorat surdéveloppé du roman *Le Parfum*, de Süskind.

lui offrant le don de lire à travers ses semblables comme dans un livre ouvert.

Et tout comme Féli, Hub est aussi doté d'un *super pouvoir*. S'il était là, à sa place, dans le couloir de la maison des Bernardin, il serait tout aussi enclin à prédire la mort prochaine de l'assistante sociale. Car il s'agit bien de cela : la prédiction. La vision du futur. Non pas le futur dans sa généralité, mais tout ce qui se rapporte à la personne qui se tient devant lui. Pour le narguer, Féli le surnomme *Madame Irma*. D'après ce qu'il affirme, ses « visions » – si l'on peut appeler cela ainsi – fonctionnent de la même manière que pour elle : une accumulation d'indices sensoriels qui lui permettent de comprendre l'avenir de quelqu'un.

Hub est aussi doté du don de guérison. Non pas des maux comme des bras cassés – ce qui lui aurait été bien utile avec monsieur Nell – ou des leucémies, mais plutôt des petits bobos, dont la cicatrisation est plus rapide. Il est capable d'atténuer des crampes d'estomac en posant ses mains sur le ventre. Il sait surtout guérir les blessures de l'âme. Sa simple présence apaise.

Les jumeaux Talent, puisque c'est leur nom, guère satisfaits de cumuler impunément des dons aussi précieux, en possèdent un dernier. Mais ce dernier résonne en eux comme une malédiction. Leur hypersensibilité les a rendus prompts à *entendre-voir-toucher-goûter-sentir...* les défunts. Les âmes errantes, les morts, les énergies, les entités. Toutes ces choses quasi invisibles qui planent autour des hommes et des lieux, entre deux mondes, égarées. Lorsqu'ils entrent quelque part, ils peuvent dire si l'endroit est *chargé* ou vide, et si la charge est maléfique, ou bien simplement l'écho d'une accumulation de souvenirs.

En somme, ils sont un petit peu médiums.

Tsarskoïe Selo, début du XXème siècle

Hazel avait conscience de son statut particulier.

Pourtant de basse extraction, elle se pavanait en toute impunité dans les couloirs dorés du palais Alexandre de Tsarskoïe Selo.

Certes, elle n'était pas non plus une moujike. Car d'une paysanne, elle n'avait rien.

À onze ans, les nobles qui rendaient parfois visite à Batiouchka ou Matiouchka la prenaient pour l'une de leurs intouchables filles. Si, d'aventure, l'un d'eux se prenait l'envie de converser avec elle, il n'aurait en aucun cas imaginé qu'elle fut une simple domestique en devenir. Une femme de chambre, comme sa mère, Hermina. Car elle avait le port de tête et l'éducation d'une princesse, mais aussi le parler juste – en russe, comme en français, en anglais, et en allemand – d'une reine.

Néanmoins, Hazel faisait partie des domestiques du couple impérial de la Sainte Russie. *Serviteur*. C'était son nom : Hazel Diener.⁴

La jeune fille connaissait son histoire, tout du moins le peu qu'Hermina avait daigné lui raconter. Son patronyme était la preuve qu'autant qu'on s'en souvienne, les Diener avaient toujours été de la valetaille. Bien qu'elle ne l'ait pas connue, sa grand-mère fut au service de la princesse Alice du Royaume-Uni, la mère de la tsarine, à Darmstadt, en Empire allemand.

⁴ Diener : serviteur en allemand.

Quand Hermina atteignit l'âge de servir à son tour, elle fut assignée à la domesticité de la jeune Alix Von Hesse. Les deux demoiselles avaient le même âge. Ce qui avait fait naître entre elles une certaine complicité. Hermina devint très vite indispensable à l'équilibre mental de la future tsarine, équilibre rendu instable à la mort d'Alice, et franchement défaillant à celle de son père, le Grand-Duc Louis IV Von Hesse.

Comme un témoin de la grande Histoire, la mère de Hazel avait vu germer la gangrène amoureuse qui lia sa maîtresse et le tsarévitch Nicolas II, puis croître jusqu'à se concrétiser en fiançailles. Elle avait assisté à leur mariage, puis à leur couronnement. Bien sûr, à ce moment-là, elle avait voulu croire au conte de fées, et n'avait pu imaginer qu'il s'agissait des prémices de la chute de l'Empire russe.

Partout où l'on voyait l'impératrice Alix – pardon, Alexandra Feodorovna Romanova, *la convertie*⁵ – s'étendait l'ombre de Hermina. Une ombre parfaite ! Les deux femmes avaient les cheveux couleur des blés mûrs, les yeux clairs, la pointe du nez tombante sur une bouche bien dessinée. Grandes, sveltes, droites.

Mais, alors que la tsarine se parait de dentelles, de parures scintillantes, de diamants et de saphirs gros comme des fruits, Hermina portait invariablement une robe noire et un devantier blanc, une lavallière en soie autour du cou, les cheveux retenus par un chignon couvrant sa nuque.

La mère de Hazel lui parlait souvent de son ébahissement lors de son arrivée à Saint-Pétersbourg, plus de dix ans auparavant. Douze, pour être exact.

Habitée au faste de la noblesse, la femme de chambre

⁵ Alexandra dut renoncer à sa foi luthérienne pour embrasser la religion orthodoxe.

n'avait jamais imaginé que le luxe pouvait prendre une ampleur aussi démesurée. Elle avait entendu parler de la grandeur de la Russie, des palais majestueux, de l'immense richesse de la famille impériale. Mais elle n'avait jamais cru qu'il fut possible d'accumuler autant de dorures et de trésors.

Une opulence immodérée qui contrastait avec la misère du peuple. Alors qu'une minorité retirait, en buvant un thé au citron fumé, un grain de poussière perdu sur leur œuf de Fabergé, une majorité oubliait la merde dans laquelle elle dormait en s'enivrant d'alcool de patate frelaté, qu'ils appelaient *vodka*.

Et pourtant, le peuple aimait son Tsar.

Un soir, alors qu'elle avait sept ou huit ans, Hazel écouta sa mère lui décrire l'amour inconditionnel du peuple pour Nicolas II. Aveugle, même.

Emmitouflée dans sa pelisse, ramassée en boule sur le lit froid, elle avait attendu que sa mère termine de border le précieux petit Alexis dans l'appartement impérial, avant de venir s'occuper de sa propre fille.

Pendant ce temps, elle caressait sans même y penser le chat errant du Palais, qui venait souvent trouver refuge pour la nuit sur les genoux de la petite fille. Il était gros, pour un vagabond : le matou passait le plus clair de son temps dans les cuisines et se délectait des restes. Il y en avait beaucoup, car les repas des Tsars étaient prévus pour une centaine de personnes alors qu'ils étaient rarement plus de dix à table. Ses yeux verts perçants se perdaient entre les poils de son épaisse fourrure brune et noire.

Il ronronnait de plaisir. Comme elle, il devait être le sauvegeon le plus chanceux de Russie. L'impératrice en personne l'avait trouvé lorsqu'il n'était même pas sevré, sur le parvis de la chapelle privée, et l'avait donc appelé Church. Le nom était resté, le chat aussi.

Fourbue en arrivant dans leur chambrette de bonnes, Hermina

avait sifflé entre ses dents que la maladie du jeune tsarévitch était « de leur faute ».

— Mama, qu'est-ce qu'il a, Aliocha ?

— Il est fragile... Une simple coupure pourrait le tuer. Il ne cicatrise pas.

— Et, pourquoi c'est « de leur faute » ? De la faute à qui ?

En guise de réponse, elle avait pincé les lèvres et était restée silencieuse.

— Mama, dis-moi.

Hermina lança des regards inquiets autour d'elle, puis vérifia que la porte était bien close. Elle s'installa sur la couche qu'elle partageait avec sa fille, et lui caressa le front. Ses mains s'agrippèrent à la croix qu'elle portait autour du cou.

— Tu sais, Hazouchka, agis bien et Dieu te le rendra. Agis mal et... Tu le paieras un jour. Matiouchka et Batiouchka ont fait quelque chose de mal. Ou plutôt, ils n'ont rien fait. Ils savaient, et ils n'ont rien fait. Ils ont ignoré.

Hazel était perplexe. Elle voyait en Nikki et Alix des parents de substitution. Ils avaient toujours été bons avec elle, presque autant qu'avec Olga, Tatiana, Maria, Ania et Alexis, leurs propres enfants.

Elle ne les avait jamais vus comme des personnes qui pourraient... mal agir. Son petit monde s'écroula lorsque sa mère lui raconta la tragédie de Khodynka.

— *Meine kleine tochter*... C'était le jour du couronnement. Une journée en demi-teinte. Nikki n'était pas prêt à gouverner, Alix encore moins. La mort du vieux tsar⁶ était prématurée. Ils ont été propulsés à la tête de l'Empire comme on pousse un enfant dans la rivière pour lui apprendre à nager. Pas prêts du tout.

⁶ Alexandre III de Russie, 1845-1894.

— Que s’est-il passé ?

— Oh, la cérémonie était parfaite. C’était à Moscou. Tout semblait merveilleux. J’avais passé la matinée à habiller et coiffer Alix. Comme ils étaient beaux, tous les deux, dans leurs longs manteaux en fourrure teintée d’or... Pourtant ce jour-là, il y a eu autant de victimes que d’hermines sur leurs épaules.

Enhardie par cette comparaison, Hermina continua son récit. Au fil du récit, sa voix devenait plus sûre, plus posée.

— Nikki voulait que la journée soit parfaite. Il savait que le peuple viendrait en masse pour assister à son couronnement, et il avait voulu bien faire les choses. Dire que ce désastre était parti d’une bonne intention... Il souhaitait remercier son peuple de s’être déplacé. Et je peux t’assurer, Hazel, que certains venaient de loin ! Des centaines de vestres⁷, pieds nus, pour avoir la chance infime d’apercevoir le Tsar ou la Tsarine dans leur costume d’apparat. La belle affaire... Par tous les saints, il fait froid ! Fais-moi une place sous la pelisse.

Hazel laissa sa mère se coller contre elle. Une fois bien au chaud, elle reprit :

— Comme le veut la tradition, il est de mise d’offrir au peuple quelques victuailles lors d’un couronnement. Nikki, conseillé par ses oncles, a décidé d’organiser la distribution sur le champ de Khodynka. Mais le champ était une friche. Pleine de trous. Pleine de bosses. Et beaucoup trop de monde. Je te laisse imaginer le désastre... Tout un tas de festivités devait avoir lieu, des pièces de théâtre, de la magie, et même des montgolfières ! En as-tu déjà vues, Hazel ?

— Non, Mama. Pas en vrai. Une représentation en fusain que le précepteur a...

— Mais ce n’est pas ça qui a attiré la foule, la culpa Hermina.

⁷ Une veste : environ 1100 m.

Le peuple est miséreux. Il ne mange pas tous les jours. Alors rends-toi compte... De la nourriture et de la boisson gratuites ! Certains ont apporté des sacs en jute pour emporter le plus de rations possibles.

— Il ne faut pas les blâmer...

— Oh, ce n'est pas eux que je blâme, ma fille ! Les malheureux... La veille des festivités, le champ était déjà plein de familles venues en avance pour avoir leur place. Les choses ont empiré dans la nuit, et le lendemain... Pendant que Nikki et Alix juraient de gouverner et protéger le peuple et la Patrie au péril de leur vie, le peuple et la Patrie se faisaient piétiner en leur honneur. Des milliers de blessés, des milliers de morts. Ton père y a assisté.

Hazel tiqua. Hermina ne mentionnait jamais son père. Elle en était venue à croire qu'elle était comme l'Enfant Jésus, fruit d'une divine conception. Sa mère se rendit compte de sa méprise et braqua ses yeux sur sa fille :

— Ne t'emballe pas. Ton père n'était qu'un simple soldat. Nous n'en reparlerons plus. Sache juste qu'il était chargé de maintenir l'ordre à Khodynka, ce jour-là. Ah ! L'ordre ! Il m'a raconté. Les bousculades et les bagarres à mort. Des femmes en pleurs, les os broyés. Des gamins, parfois des nourrissons, à moitié enfouis dans la terre meuble, le visage scrutant les profondeurs des ténèbres. Des cadavres, laissés à l'abandon, piétinés encore et encore. Le sol rendu boueux par leur sang. Les corneilles qui picoraient les morceaux...

La femme de chambre ne semblait plus pouvoir arrêter son récit, abîmée dans ses souvenirs, oubliant à qui elle s'adressait. Hazel porta les mains à sa bouche. Sa tête d'enfant s'emplissait d'effroyables images qui lui firent passer plusieurs nuits compliquées.

— Gleb m'a dit avoir vu le visage d'une petite fille se tordre

sous la botte d'un moujik. Son regard bleu le suppliait, sa bouche a hurlé de douleur, puis son crâne a cédé comme une coquille de noix. Il a vu le sang jaillir de son nez et sa mâchoire de disloquer, incisant au passage un bout de langue qui tomba dans la boue. Oh, il m'en a parlé, de cette gamine, de ce foutu morceau de langue ! Et tu sais ce qu'Alix et Nikki sont allés faire en apprenant la catastrophe ? Ils sont allés danser à l'Ambassade de France !

— ... Baba s'appelle Gleb ?

— Hazel ! Tu as entendu ce que je t'ai raconté ?

Bien sûr qu'elle avait entendu. Il lui avait même semblé percevoir le bruit sec d'un craquement de coquille de noix. Mais maintenant que sa mère avait évoqué l'existence d'un père – Gleb, un soldat russe ! –, elle ne pouvait se résigner à l'ignorer.

— Il est encore en vie, Mama ?

C'était la question de trop. Sa mère repoussa la pelisse avec colère et fila vers le guéridon pour y déposer son tablier et le tissu blanc qui retenait son chignon, les traits tirés. Le froid avait envahi le lit et Hazel regretta sa hâte égoïste. Elle avait blessé Mama.

Ce fut la première et la dernière fois qu'elle entendit parler de son géniteur. Mais comme un moineau affamé, elle avait attrapé ces graines d'informations pour les faire germer en elle. Ce qui en a poussé avait l'image d'un fier cosaque au manteau rouge, le front haut surmonté d'un papakha noir, les yeux bleus et la barbe bien taillée. Comme Nikki.

Lorsque ce dernier jouait avec ses enfants, elle rêvait de Gleb. Son baba à quatre pattes tel un cheval, portant sa princesse sur le dos ; son baba lui courant après, et elle, se laissant attraper dans de grands éclats de rire ; son baba lui racontant une dernière histoire avant de la border pour dormir ; son baba la sermonnant

gentiment pour qu'elle termine son assiette... Mais toutes ses saynètes étaient réservées aux Romanov.

Lorsque Hermina la rejoignit enfin, Hazel s'était assoupie, la tête pleine de Gleb. Et c'est dans un demi-sommeil qu'elle entendit sa mère marmonner la conclusion de son récit :

— Dieu les a punis pour leur négligence, et leur a donné un fils malade. *Hémophile*, comme ils disent. Tsss... Alix prétend que c'est héréditaire, que son propre frère, son *kleine Frittie*⁸, en est mort. Mais moi je te le dis, Hazel, ce n'est pas la faute de son sang, c'est la faute de ses actes.

Après avoir soupiré une bonne demi-douzaine de fois, elle ajouta :

— Mais les choses vont s'améliorer maintenant, *mädchen*, le père Grigori veille sur Alexis. Il veille sur nous tous. Tu n'as qu'à le considérer, lui, comme ton *baba*.

Elle s'endormit sur ses mots, une main dans celle d'Hazel, l'autre caressant son ventre rond, Church lové sur sa poitrine.

⁸ Frédéric von Hesse (1870-1873).